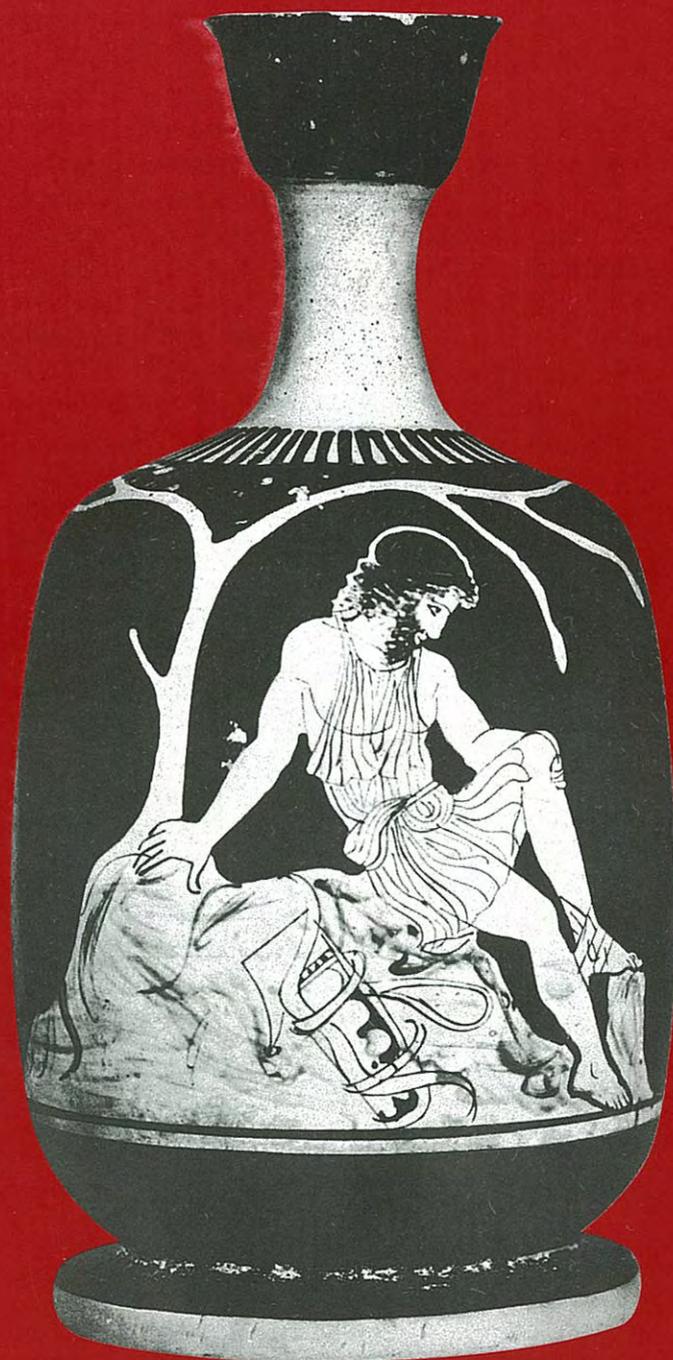


# DESINOS



AMITIÉS GRÉCO-SUISSES – LAUSANNE  
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD – GENÈVE  
BULLETIN N° 32 – JUIN 2002

---

## SOMMAIRE

p. 3-7	C. BÉRARD	Lumière sur la Parthénos de Phidias.
p. 8		Annonces.
p. 9-13	A.-L. REY	L'autel de Dosiadas.
p. 14-18	M. CAMPAGNOLO	Photis Apostolopoulos (1914-1980): un linguiste saussurien entre Paris et Athènes. Le savant, le maître et le citoyen.
p.24	N. HOULIOARAS	Les chaussures.
p. 25-26	E. MAYSTRE	25 mars 1821: début de l'insurrection des Grecs.

## DESMOS

<i>Editeur, annonces</i>	<i>Association des Amitiés gréco-suisse, case postale 2105 1002 Lausanne, CCP 10-4528-0 Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard, case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7</i>
<i>Rédaction</i>	<i>Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève</i>
<i>Collaboration</i>	<i>Marie-Lise et Yves Gerhard, Lausanne</i>
<i>Imprimeur</i>	<i>Imprimerie Fleury IPH &amp; C<sup>e</sup>, Yverdon</i>

**Illustration de couverture:** Philoctète à Lemnos, Lécythe attique, New York 56.171.58.

## LUMIÈRE SUR LA PARTHÉNOS DE PHIDIAS

**Introduction**

La grande effigie d'Athéna au fond de la cella du Parthénon a suscité bien des tentatives de reconstitution de la part des archéologues; ceux-ci peuvent s'appuyer sur des sources littéraires diverses, sur quelques copies en modèles réduits, sur des comparaisons avec d'autres statues du même type, également disparues, par exemple le Zeus d'Olympie, sur diverses remarques aussi qui ressortissent aux appréciations des Anciens eux-mêmes sur le génie, risquons le mot, de Phidias<sup>1</sup>. Mon propos est différent et j'aimerais aborder le problème sous l'angle de la théologie, et même de la théologie byzantine. En effet, de même que les considérations des pères conciliaires, notamment à l'occasion des querelles iconoclastes, permettent d'apprécier différemment la peinture grecque classique et hellénistique, de même le vocabulaire définissant le statut de ce que les Églises orthodoxes appellent *icône* me semble pouvoir jeter un nouvel éclairage sur la question que je vais soulever<sup>2</sup>.

**Problématique**

Cette question, donc, est toute simple: pourquoi l'Athéna Parthénos était-elle construite selon la technique dite chrysléphantine<sup>3</sup>, comme le Zeus d'Olympie d'ailleurs et d'autres statues non moins prestigieuses comme l'Asclépios d'Epidaure? Les quelques vestiges d'effigies

chrysléphantines qui nous sont parvenues, à Delphes par exemple, révèlent combien nous sommes loin de la sculpture traditionnelle qui porta la gloire de Phidias, même si celui-ci fut le concepteur responsable des formes et des proportions. Je ne saurais me contenter d'explications qui font appel à des notions aussi vagues et diverses qu'exotisme, étrangeté, préciosité, virtuosité, etc.

A cette question je réponds aussitôt de façon paradoxale: il s'agissait de faire une effigie dont l'aspect permette d'éviter toute référence au travail manuel de l'artiste, des artisans et de leurs ateliers. Paradoxe, car précisément les acteurs que je viens de mentionner appartiennent au peuple des «seigneurs habiles de leurs *mains*», patronnés par Athéna *Ergané*, voire Héphaïstos<sup>4</sup>. Si je formule maintenant la question à la byzantine, je dirai qu'il s'agit d'élaborer une œuvre dont on puisse dire qu'elle est *acheiropoiétés*, en français achiropite «non faite de main d'homme».

**De l'icône achiropite**

Sous la plume des historiens et des théologiens spécialistes de l'Empire d'Orient, on lit en effet: «l'adjectif achiropite se rencontre seulement dans le langage chrétien; dans le Nouveau Testament, il est l'équivalent de spirituel, céleste... Le sens se modifie lorsque les achiropites connaissent une large diffusion dans la peinture byzantine. A la dif-

<sup>1</sup> Voir W.A.P. Childs, *Platon, les images et l'art grec du IV<sup>ème</sup> siècle*, dans la Revue Archéologique 1994, fasc. 1, p. 45.

<sup>2</sup> J'ai formulé pour la première fois cette hypothèse au Centre Louis Gernet dans un petit colloque en l'honneur d'Herbert Hoffmann; c'est donc l'occasion pour moi de remercier tous ceux qui m'ont écouté et fourni des arguments supplémentaires, notamment Françoise Frontisi, François Lissarrague, Ricardo Olmos, Alain Schnapp et bien sûr Herbert Hoffmann lui-même.

<sup>3</sup> C'est-à-dire un savant assemblage de matériaux précieux, or et ivoire notamment; voir infra note 13.

<sup>4</sup> C. Bérard, *Le Liknon d'Athéna*, dans *Antike Kunst*, 19, 1976, p. 101 sqq.

férence des idoles tombées du ciel (gr. lat. *diipetes*) dans le monde grec antique et des légendes néoplatoniciennes se rapportant aux images, on considère dans le monde byzantin que l'Achiropite représente l'authentique portrait du Christ obtenu par impression directe et immédiate<sup>5</sup>.

On peut lire un bon résumé des événements qui ont conduit à cette *empreinte* (c'est le terme technique) dans l'article mentionné et une présentation plus large et scientifique dans *l'Histoire du roi Abgar et de Jésus* qui fait partie du corpus des apocryphes<sup>6</sup>. Voici l'essentiel en ce qui nous concerne ici (il existe plusieurs versions, mais il est inutile d'entrer dans une analyse technique): le bon roi Abgar d'Edesse, entre le Tigre et l'Euphrate, malade, ayant entendu vanter l'activité thaumaturgique de Jésus *solus mediens*, l'invite à venir le voir pour le guérir. Jésus refusant de quitter la Palestine, Abgar envoie un peintre pour prendre le portrait du Christ, qui veut bien poser, mais alors que l'artiste allait tirer le premier trait, voilà qu'il s'arrête subitement, ébloui, aveuglé par la lumière surnaturelle qui rayonne de la face du fils de Dieu. Compatissant et miséricordieux, celui-ci prend alors un linge, une étoffe, le fameux mandylion, et le plaque sur son visage. Il en résulte la première icône, le seul portrait authentique, c'est-à-dire très exactement le premier autoportrait photographique de l'histoire. L'opposition est maintenant

bien connue entre peinture d'ombre, la skiagraphie hellénique, mimétique, en trompe l'œil, et la photographie orthodoxe, c'est-à-dire, peinture de lumière, non celle des luminaires physiques, soleil ou lune, mais celle de la métamorphose du Thabor<sup>7</sup>.

Au mandylion d'Edesse correspond en Occident la Véronique, qu'une amusante étymologie populaire interprète comme la «vraie icône». J'ai rappelé combien les artistes, tant d'Orient et d'Occident, avaient mal compris le sens profond et spirituel de cette vraie image achiropite, matrice spirituelle dont seul le grand sculpteur catalan, J.M. Subirachs, à la Sagrada Família de Barcelone, a saisi le fonctionnement orthodoxe<sup>8</sup>. Cela dit, toute vraie image, toute icône devrait être achiropite, car la main de l'artiste est proprement «inspirée» dans sa tentative de fixer une vision spirituelle; même celle de saint Luc réalisant la première icône de Marie avec l'enfant est guidée par un ange. Les peintres orthodoxes ne devraient donc pas signer leurs œuvres.

#### Des «idoles» achiropites

Il est temps de revenir à l'Antiquité «classique» et «païenne». Mon attention a été mise en alerte par un passage du *Protreptique* de saint Clément d'Alexandrie<sup>9</sup>. Au livre IV, 48.1, en effet, parlant du Sarapis d'Alexandrie, Clément s'offusque du fait que la statue en question était achiropite: Sarapis, donc,

<sup>5</sup> K. Onasch, *Lexikon Liturgie und Kunst der Ostkirche*, 1993, p. 18 s.v. Je traduis librement. Cf.: C. von Schönborn, *Les icônes qui ne sont pas faites de main d'homme* dans *Image et signification*, 1983, pp. 205 sqq.

<sup>6</sup> A. Desreumaux et al., *Histoire du roi Abgar et de Jésus*, 1993.

<sup>7</sup> C. Bérard, *La ténèbre éblouissante* dans *Les richesses de l'Orient chrétien*, 2000 pp. 49 sqq. G. Didi-Huberman, *Celui qui inventa le verbe «photographier»* dans *Phasmes. Essais sur l'apparition*, 1998, pp. 49 sqq. a rendu à Philothée le Sinaïte ce qui lui appartenait: φωτεινογραφεῖσθαι, chapitre neptique 23. Philocalie des Pères neptiques, fasc. 7, p. 116, 1986.

<sup>8</sup> Supra note 7, p. 56.

<sup>9</sup> On trouvera le texte et la traduction par C. Montdésert dans la collection *Sources chrétiennes*.

«dont on a osé prétendre que l'image n'avait pas été faite de main d'homme» τοῦτον ἀχειροποίητον εἶπεῖν τετολήκασιν! De ce texte, sur lequel il faudra revenir, je retiens deux choses. Premièrement que, pour les chrétiens du II<sup>e</sup> siècle, donc très tôt dans l'histoire de la théologie chrétienne, certaines images étaient déjà considérées comme achiropites. Quelles images!? Deuxièmement, que le terme n'est pas une invention orthodoxe, mais que les Grecs l'utilisaient depuis longtemps. Citant le Psaume 135,5, Clément lui-même dénonce la niaiserie qu'il y a à adorer des «œuvres de la main des hommes»; suit un petit catalogue d'idoles «non travaillées». Christiane Bron et moi-même avons commenté un Dionysos achiropite et même une tête, une face du dieu dont l'ancienneté archéologique ne pouvait en faire qu'une mystérieuse achiropite<sup>10</sup>. Mais dans le cadre qui m'est imparti ici, je m'en tiendrai à un exemple tiré du dossier littéraire; ma surprise a été grande de découvrir en effet l'abondance, la richesse, la variété des achiropites, que ce soit d'ailleurs dans le monde païen ou dans le monde judéo-chrétien. Nous sommes en présence d'une constante anthropologico-théologique qui nous ouvre un large champ de réflexion.

### L'olivier de l'Erechthéion

Hérodote, au livre VIII des *Histoires* § 55, nous dit que, sur l'Acropole, dans le sanctuaire d'Erechthée, se trouve un olivier qui avait été brûlé lors de l'incendie allumé par les Perses; le lendemain cependant «de la souche avait poussé un rejeton d'une coudée». L'anecdote est

célèbre, mais ce sont les qualificatifs employés par Sophocle dans l'*Cédipe à Colone* qui sont remarquables (v. 698): φύτευμ' ἀχείρωτον αὐτοποιόν, «un plant indomptable, qui se refait seul» traduit P. Mazon dans la Collection des Universités de France. Je dirai plutôt «un plant qui (re)pousse de lui-même sans l'intervention de la main humaine», c'est-à-dire automatique, sans avoir besoin du travail des mains de l'agriculteur. Que la référence évoque en effet la vitalité extraordinaire de l'olivier, voilà qui est évident. Mais, comme l'avait montré M. Detienne il y a longtemps, l'olivier est le pivot d'un mythe politico-religieux qui célèbre la cité et ses citoyens autochtones, nés de leur terre-patrie. Comme le précise Sophocle quelques vers plus loin, sous le regard vigilant du Zeus des oliviers et d'Athéna aux yeux pers, l'olivier est immortel et il l'est parce que sa vitalité n'est pas liée au travail des hommes. Il faut donc lire ἀχειρούργητον, non cultivé par des mains d'hommes, ou ἀχειρογεώργητος, référence à un âge d'or durant lequel la terre produit tout automatiquement. On renverra ici à Pollux II, 154<sup>11</sup>. L'olivier sacré, surgi miraculeusement lors de la dispute d'Athéna et de Poseïdon, tout adulte<sup>12</sup> pourrait-on dire, couvert de fruits nourriciers prêts à être cueillis, est donc bien un arbre achiropite comme le montre le fronton ouest du Parthénon. Puisque nous sommes dans le sanctuaire d'Erechthée, nous rappellerons que le *xoanon* d'Athéna Polias, la statue la plus précieuse de l'Acropole, était aussi une achiropite «tombée du ciel», n'en déplaise à Clément (Pausanias I, 26,6).

<sup>10</sup> C. Bérard et C. Bron, *Dionysos, le masque impossible* dans: *Dionysos, mito e mistero*, 1991, pp. 309 sqq.

<sup>11</sup> Je remercie T. Theurillat qui m'a transmis l'article de G. Ferrari *The Ancient Temple on the Akropolis at Athens*, dans *American Journal of Archaeology*, 106, 2002, pp. 11 sqq. Voir aussi D. Aubriot, *L'homme-végétal: Métamorphose, symbole, métaphore* dans *Κῆποι*. De la religion à la philosophie. *Mélanges A. Motte*, Kernos supplément 11, 2001 p. 51 sqq.

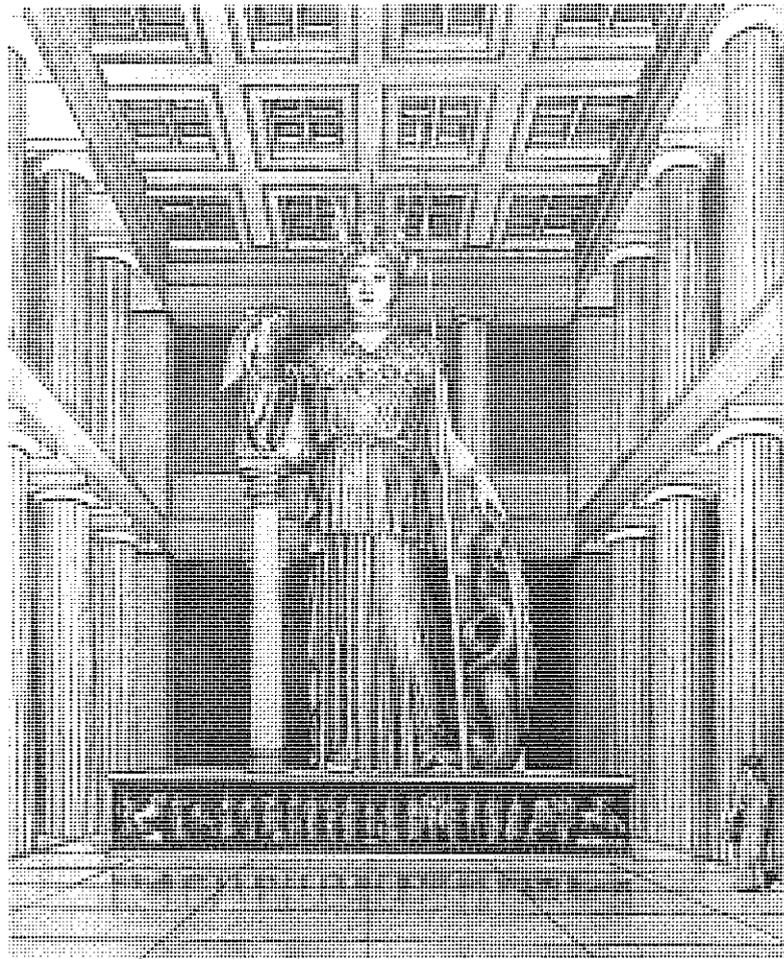
<sup>12</sup> Comme sa patronne Athéna, de la tête de Zeus.

On comprend, j'espère, comment il faut poursuivre l'enquête. Il ne faut pas bien sûr s'en tenir strictement au terme achiropite mais ouvrir largement le champ sémantique. Si l'on entre dans cette perspective, on constate que les dieux grecs produisent quantité d'objets et de personnages achiropites. Pas plus que la tête de Dionysos citée ci-dessus n'est une création humaine, le gorgoneion non plus ne saurait ressortir à la sphère artisanale: voilà un bel exemple d'achiropite. Le Sérapis d'Alexandrie pouvait donc très bien être qualifié d'achiropite. Le texte est précieux, comme nous l'avions souligné, parce qu'il vérifie l'in-

terprétation antique et nous préserve de toute spéculation hasardeuse.

**Les statues chrysléphantines sont-elles des achiropites?**

Les archéologues ont parfois donné une image relativement négative de ces statues colossales émergeant dans la pénombre de la cella aux yeux des fidèles admis parfois à pénétrer dans l'édifice. Or, si l'Athéna Parthénos est bien le résultat du travail de tout un atelier d'artisans spécialisés, l'impression qu'elle devait produire était sans aucun doute extraordinaire, proprement surnaturelle.



*Fig. 1: Reconstitution de l'intérieur de la cella du Parthénon à Athènes.*

En effet, les matériaux employés étaient tous rares et précieux: l'or, l'ivoire, le verre même<sup>13</sup>. Leur point commun réside dans leur capacité, sinon à capter, du moins à réfléchir la lumière. Les chryseléphantines sont des statues de lumière comme nous avons défini les icônes byzantines, «photographies», peintures de lumière, de brillance de lumière. L'or ou le blanc cassé «ivoire» constituent d'ailleurs le fond lumineux de l'icône qui représente non le ciel mais la lumière thaborique créée. Et quand la ténèbre plus que lumineuse du silence est représentée, pour emprunter la formule de Denys le Mystique, elle est transfigurée par le procédé de la chrysographie<sup>14</sup>.

Je suis persuadé que le message transmis par les concepteurs des chryseléphantines est du même type. Confirmation de cette lecture est donnée par les récentes recherches sur le Parthénon. Non seulement les archéologues ont découvert des moulures des fenêtres qui perçaient le mur de la cella, mais encore ils ont finement observé que les tuiles de marbre du toit étaient plus fines à l'emplacement de la statue, permettant ainsi un éclairage zénithal qui projetait des faisceaux de lumière solaire sur la statue<sup>15</sup>! Celle-ci devait donc briller, scintiller, miroiter de tous ses feux. Effigies de lumière, les chryseléphantines pou-

vaient donc bien passer pour des achiropites. Les corps des dieux, d'ailleurs, ne peuvent être que des corps de lumière spirituelle<sup>16</sup>.

Claude Bérard

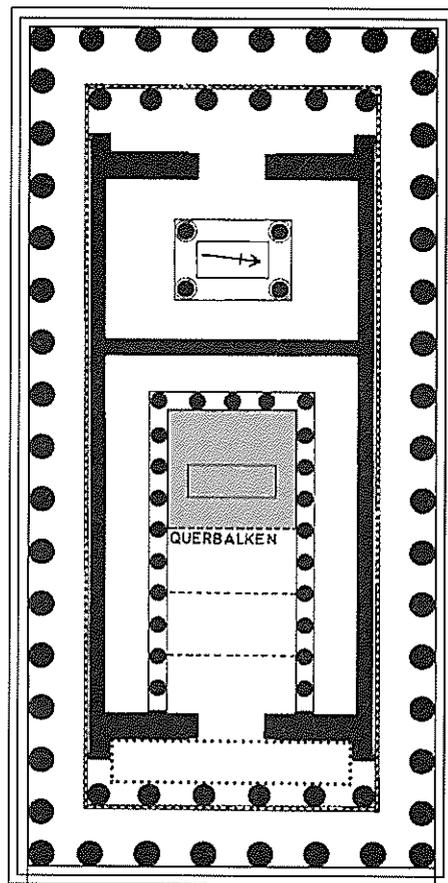


Fig. 2: Emplacement des tuiles fines permettant le passage de la lumière, dans le Parthénon à Athènes. Cf. note 15, fig. 26.

<sup>13</sup> Cf.: W. Schiering, *Glas für eine Göttin* dans *Antike Welt* 30, 1999, fasc. 1, pp. 39 sqq. image de la Parthénon en couleur p. 47, fig. 17.

<sup>14</sup> C. Bérard, supra note 7.

<sup>15</sup> W. Hoepfner, *Der parische Lichtdom* dans *Antike Welt* 31, 2001, pp. 491 sqq. notamment pp. 504-506 et les croquis p. 505.

<sup>16</sup> Il serait facile de développer et de montrer que, dès qu'un artiste recourt à l'or ou à l'ivoire, il s'agit d'entrer dans un processus de mystique lumineuse, ainsi des portraits du Fayoum transformés par l'adjonction d'un fond d'or (et d'autres détails) en icônes funéraires. Mes remerciements vont à Caroline Vyzas dont le dossier et les commentaires m'ont aidé à préciser quelques points. Par ailleurs la tentation achiropitique est aussi une constante. Tandis que j'exposais ce sujet à Paris se déroulait au musée d'Orsay une étonnante exposition: *A fleur de peau. Le moulage sur nature au XIX<sup>ème</sup> siècle*, 2002, éditions de la Réunion des musées nationaux. Les concepteurs évoquaient les fameux moulages de Pompéi qui sont aussi très exactement des empreintes achiropites.

## NOUVELLES PARUTIONS

Deux des membres des Amitiés gréco-suissees viennent de publier chacun un ouvrage sur l'Antiquité:

David Bouvier: **Le sceptre et la lyre. L'Iliade ou les héros de la mémoire.** Edition Jérôme Million, Grenoble, 512 p. ISBN 2-84137-122-0. *Récompensé du prix Charles Bally, ce livre est l'une des premières tentatives d'envergure soucieuse de jeter un pont entre les études littéraires, anthropologiques et linguistiques de l'Iliade.*

Pierre Voelke: **Un théâtre de la marge. Aspects figuratifs et configurationnels du drame satyrique dans l'Athènes classique.**

Levante Editori-Bari 475 p. ISBN 88-7949-267-5.

*Pierre Voelke nous avait présenté une conférence sur ce sujet dans le cadre des Amitiés gréco-suissees.*

## COURS

### Grec moderne:

Les cours reprendront en automne 2002 avec Panayota Badinou et Sofia Kravari-tou.

Dates de la saison d'hiver: début septembre 2002 à février 2003 (cours débutants, moyen I et moyen II); fin octobre 2002 à février 2003 (cours avancés).

Prix: Fr 15.- pour deux périodes de 45 minutes + Fr 40.- taxe d'inscription (participation à la location de la salle).

Lieu: Gymnase Auguste Piccard

Renseignements et inscriptions:

Amitiés gréco-suissees, case postale 2105, 1002 Lausanne; tél.: 021 653 08 19.

### Lire la Bible dans le Texte

**Hébreu:** du 15 juillet au 19 juillet à Villars sur Glâne. Fr. 60.- à 80.- par jour.

**Grec:** du 29 juillet au 3 août 2002 à Estavayer-le-Lac. Fr. 70.- par jour.

Hébergement sur place. Des renseignements peuvent être obtenus auprès de l'Atelier romand de langues bibliques, 3, rue de Savièse, 1950 Sion, tél. 027 283 17 46.

\* \* \*

## SORTIE D'ÉTÉ

Le Comité des Amitiés gréco-suissees vous invite à une visite commentée de l'exposition «**Deux archéologues suisses photographient la Grèce. Waldemar Deonna et Paul Collart. 1904-1939**».

**Mercredi 3 juillet 2002 de 18h00 à 19h00.**

A l'issue de la visite, ceux qui le désirent peuvent participer, à leurs frais, à un repas en commun dans un restaurant proche.

L'exposition sera à l'Espace Arlaud du 22 juin au 31 août.

---

## L'AUTEL DE DOSIADAS (AUTOUR DE 300 AV. J.-C.?)

### Calligrammes grecs antiques II

*Après L'œuf de Simias de Rhodes, dont la traduction par Alessandra Lukinovich a été présentée dans le précédent numéro de Desmos, voici une forme plus anguleuse, qui délimite un autel, tout bâti d'énigmes et d'allusions, comme on le verra. C'est en effet le monument lui-même - et donc le poème qui en reprend la forme - qui parle et raconte son histoire: en deux mots, il a été édifié par Jason, le chef des Argonautes, et c'est à côté de lui que Philoctète, qui le regardait, a été piqué par un serpent.*

Une partie des mythes auxquels se réfère ce texte nous est bien connue, soit par les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, soit par diverses tragédies, en particulier le *Philoctète* de Sophocle; mais le poète se plaît à évoquer des versions rares, et nous avons renoncé à mentionner systématiquement dans la paraphrase explicative du texte le statut de chaque élément mythologique mis en œuvre par Dosiadas.

L'identité de ce poète reste pour nous mystérieuse: on a suggéré avec une certaine vraisemblance qu'il pourrait être un proche du grand poète bucolique alexandrin Théocrite, d'où la date que nous suggérons; en tout état de cause, le caractère hermétique de ce calligramme est bien proche de celui de la *Syrinx* de Théocrite, et l'utilisation du mot *theocritos* au vers 10 pourrait être un clin d'œil de lettré.

Le poème est en majeure partie écrit dans le dialecte dorien, langue littéraire plutôt typique de la poésie lyrique, mais sa métrique est ionienne. Le sujet ne requiert pas la virtuosité rythmique déployée dans *L'œuf de Simias*, et notre *autel* dorien est assemblé avec des vers iambiques de différentes lon-

gueurs, au rythme proche de celui de la langue courante et des vers les plus usités dans la tragédie. A cette relative simplicité s'oppose la préciosité du vocabulaire utilisé, truffé de termes rares.

La traduction qui suit<sup>1</sup> est conduite vers par vers et en respecte la longueur graphique, primordiale dans ce type de poésie; la concision du texte grec a dû faire place à des tournures plus explicites, mais respectueuses des proportions de l'original.

Les deux premiers vers désignent Jason comme le bâtisseur de l'autel: il est l'époux d'une femme habillée en homme, déguisement dont Médée aurait usé pour fuir en Médie, après sa séparation d'avec Jason et son séjour à Athènes; Jason est deux fois jeune parce que rajeuni par les pouvoirs magiques de Médée (dans la version courante du mythe, Médée rajeunit le père de Jason, Aeson, ou encore un bélier, en le cuisant dans un chaudron).

Mais Médée, selon certaines versions de son mythe, aurait aussi épousé Achille dans les Champs Elyséens: pour bien indiquer que c'est de Jason

---

<sup>1</sup> Le texte traduit est celui de F. Buffière, aut. XII de l'édition de *l'Anthologie Grecque (Anthologie Palatine, livres XIII-XV)* dans la Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

qu'il est question, les vers 3 et 4 désignent donc Achille pour l'exclure. Il est le fils de la déesse Thétis qui s'était métamorphosée en divers animaux en essayant d'échapper à Pélée, son époux mortel: la mention d'Empousa, un monstre infernal qui aimait à changer constamment de forme, fait ainsi allusion à la filiation d'Achille; d'autre part, Thétis couchait son fils dans le feu pour le rendre immortel, mais Achille sera tué par Pâris, le bouvier troyen, fils d'Hécube, qui sera métamorphosée en chienne dans certaines versions du mythe.

Les vers 5 à 8 nous ramènent à Jason, le premier mari de Médée: Chrysa, que nous avons traduit par «la (déesse) Dorée», est ici un nom d'Athéna, déesse qui protège Jason. La bouilleuse d'hommes est Médée, qui avait ainsi rajeuni son beau-père ou son mari, comme on l'a vu au vers 2, et qui tira ainsi vengeance de Pélias, le roi d'Iolcos, qui avait essayé de se débarrasser de son neveu Jason en l'envoyant conquérir la Toison d'or.

En effet, les filles de Pélias, voyant le prodige opéré par Médée, se laissèrent convaincre de lui appliquer le même traitement, mais ne purent ramener à la vie les morceaux bouillis de leur père.

Un autre exploit de Médée, lors du voyage de retour des Argonautes, se cache derrière la mention du gardien de bronze, le gigantesque Talos, sorte d'automate construit en bronze par Héphestos, et qui faisait trois fois par jour le tour de la Crète, massacrant les étrangers qui abordaient l'île. Il n'était vulnérable qu'à une cheville, où un clou de bronze fermait une veine; Médée parvint par ruse ou par magie à enlever le clou ou à faire Talos se blesser à cet endroit, et il se vida du sang divin qu'il contenait. On reconnaît Héphestos, le créateur de Talos, derrière les allusions à trois aspects ou variantes de son mythe: né d'Héra seule, il n'a ainsi pas de père; il possède deux lits conjugaux par ses mariages successifs, l'un, malheureux, avec Aphrodite qui trompe son boiteux époux avec Arès, puis un second, avec Charis (la Grâce), ou avec l'une des trois Charites (Grâces), Aglaïa; il avait été jeté à bas de l'Olympe par sa mère, dépitée de voir que son fils était boiteux de naissance.

A partir du vers 9, *L'autel* évoque la blessure que Philoctète a reçue alors qu'il se tenait auprès de lui en le regardant: la scène n'est pas précisément localisée et il existait différentes versions, plaçant cet épisode sur les

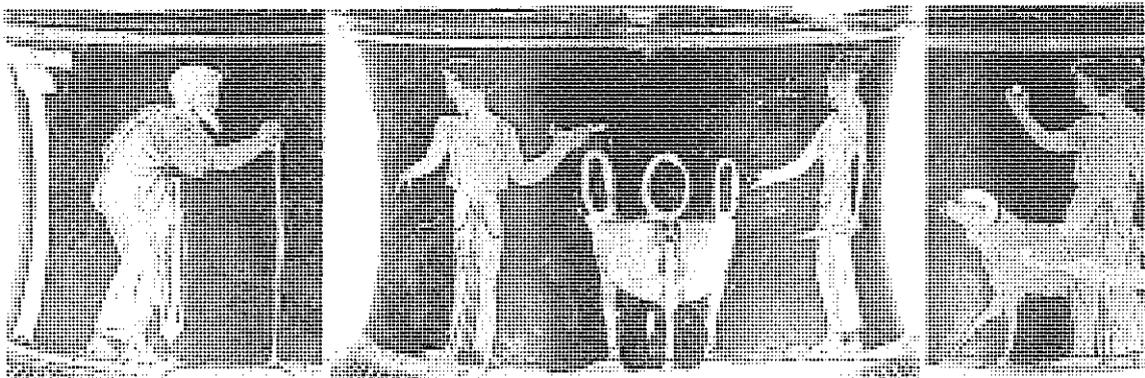


Fig. 1: Pélias et ses filles, *Pyxide attique* Paris, Louvre CA 636.

îles de Ténédos, de Chrysa (un îlot, auquel l'épithète d'Athéna du vers 5 pourrait faire allusion) ou de Lemnos, cette dernière étant dans tous les cas le lieu où l'armée grecque en route vers Troie avait abandonné Philoctète (voir l'image de couverture), devenu insupportable par la puanteur de sa blessure ou par les cris qu'elle lui faisait pousser (on remarquera que Dosiadas insiste sur les cris, mais ne mentionne pas la puanteur de la blessure).

Philoctète est désigné par des allusions à son rôle dans divers mythes: Héraclès, qu'Alcmène avait conçu des œuvres de Zeus dans une nuit dont le dieu avait fait tripler la durée, avait donné son arc et ses flèches à Philoctète, pour le remercier d'avoir allumé le bûcher sur lequel gisait le demi-dieu, victime de la tunique empoisonnée que Déjanire lui avait envoyée. Or ces armes sont nécessaires à la prise de Troie (on le verra à la fin du poème), et elles vont aussi permettre à Philoctète de tuer Pâris, qui avait été l'arbitre entre les trois déesses, et qui, en attribuant à Aphrodite la pomme d'or, obtint Hélène et causa la guerre de Troie. Le terme utilisé pour désigner ainsi Pâris (*theocritos*, «juge-dieux») pourrait bien constituer aussi une allusion au poète de ce nom! Le responsable de la morsure est enfin désigné: celui qui, littéralement, «se dépouille de sa vieillesse» c'est-à-dire qu'il mue, est un serpent, qui traîne son ventre sur la terre.

Du vers 15 à la fin, *L'autel* évoque le moment où Philoctète, abandonné sur l'île de Lemnos pendant plusieurs années, avec son arc et ses flèches, est cherché par deux émissaires de l'armée achéenne qui piétine devant Troie. Le voleur aux deux vies est

Ulysse, qui a dérobé le Palladion à Troie, et qui est revenu vivant de sa rencontre avec le monde infernal (c'est le fameux épisode du chant XI de *l'Odyssée*); époux de Pénélope, il partage la couche de la mère de Pan selon la version du mythe dans laquelle Pénélope, au lieu de rester fidèle à Ulysse, accordait ses faveurs à tous les prétendants, et en concevait le dieu Pan (dont le nom est identique au mot grec *tout*). Le héros dont le père est anthropophage n'est autre que Diomède, fils de Tydée. Ce dernier, opposé à Mélanippe lors de l'expédition des Sept contre Thèbes, fut blessé par son adversaire, mais l'abattit; Athéna allait lui accorder l'immortalité quand Tydée mangea la cervelle de son ennemi, et la déesse, dégoûtée, le laissa mourir. Ce sont donc Ulysse et Diomède qui emmènent Philoctète



Fig. 2 : Talos mourant entre Castor et Pollux. Cratère attique, Ruvo.

---

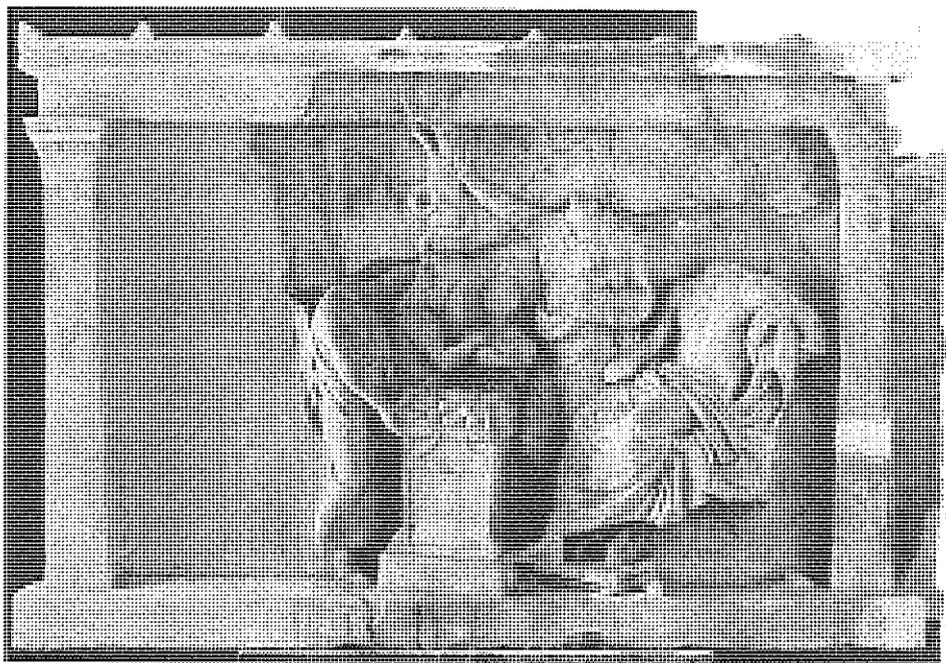
et ses armes vers Troie, pour la troisième et dernière prise de la ville, après l'expédition d'Héraclès contre Laomédon, le père de Priam, et une

expédition des Amazones.

*André-Louis Rey*

D'UNE FEMME DE MÂLES HABITS VÊTUE  
L'ÉPOUX, MORTEL PAR DEUX FOIS JEUNE,  
M'A BÂTI; NON PAS LE FILS D'EMPOUSA SUR LA CENDRE COUCHÉ, À QUI FIT UN SORT  
LE BOUVIER DESCENDANT DE TEUCROS, CELUI QU'AVAIT ENFANTÉ UNE CHIENNE,  
MAIS LE BIEN-AIMÉ DE LA DORÉE, LORSQUE LA BOUILLEUSE D'HOMMES  
EUT MIS EN PIÈCES LE GARDIEN AUX MEMBRES FAITS D'AIRAIN,  
A QUI L'ÊTRE SANS PÈRE, L'ÊTRE AUX DEUX LITS,  
PAR SA MÈRE AU LOIN JETÉ, AVAIT BIEN TRAVAILLÉ.  
UNE FOIS LA FAÇON DE MON APPAREIL OBSERVÉE,  
L'HOMME QUI A TUÉ L'ARBITRE ENTRE LES DIEUX,  
QUI A BOUTÉ LE FEU AU HÉROS NÉ DE TROIS NUITS,  
A POUSSÉ UN CRI AFFREUX, UN HURLEMENT AIGU:  
CAR, DE SON VENIN, LUI A INFLIGÉ SON MAL CELUI  
QUI DÉVÊT SON ÂGE, SON VENTRE RACLANT LE SOL:  
ALORS QUE CELUI-LÀ SE LAMENTAIT, SUR UNE TERRE DE FLOTS ENTOURÉE,  
VOICI LE FURTIF, L'HOMME QUI PARTAGE LA COUCHE DE LA MÈRE DE PAN,  
HOMME À DEUX VIES, ET VOICI LE FILS DE QUI A DÉVORÉ UN GUERRIER: POUR LA PERTE D'ILION,  
POUR SES TRAITS AIGUS, VOILÀ QU'ILS L'AMÈNENT VERS TROIE, TERRE PAR TROIS FOIS DÉVASTÉE.

ΕΙΜΑΡΣΕΝΟΣ ΜΕ ΣΤΗΤΑΣ  
ΠΟΣΙΣ, ΜΕΡΟΥΨ ΔΙΣΑΒΟΣ,  
ΤΕΥΕ΄, ΟΥ ΣΠΟΔΕΥΝΑΣ ΙΝΙΣ ΕΜΠΟΥΣΑΣ, ΜΟΡΟΣ  
ΤΕΥΚΡΟΙΟ ΒΟΥΤΑ ΚΑΙ ΚΥΝΟΣ ΤΕΚΝΩΜΑΤΟΣ,  
ΧΡΥΣΑΣ Δ'ΑΙΤΑΣ, ΑΜΟΣ ΕΨΑΝΑΡΑ  
ΤΟΝ ΓΥΙΟΧΑΛΚΟΝ ΟΥΡΟΝ ΕΡΡΑΙΣΕΝ  
ΟΝ ΑΠΑΤΩΡ ΔΙΣΕΥΝΟΣ  
ΜΟΓΗΣΕ ΜΑΤΡΟΡΙΠΤΟΣ.  
ΕΜΟΝ ΔΕ ΤΕΥΓΜ'ΑΘΡΗΣΑΣ  
ΘΕΟΚΡΙΤΟΙΟ ΚΤΑΝΤΑΣ  
ΤΡΙΕΣΠΕΡΟΙΟ ΚΑΥΣΤΑΣ  
ΘΩΥΞΕΝ ΑΙΝ' ΙΥΞΑΣ.  
ΧΑΛΕΨΕ ΓΑΡ ΝΙΝ ΙΩΙ  
ΣΥΡΓΑΣΤΡΟΣ ΕΚΛΥΓΗΡΑΣ.  
ΤΟΝ Δ' ΑΙΛΙΝΕΥΝΤ' ΕΝ ΑΜΦΙΚΛΥΣΤΩΙ



*Fig. 3: Relief votif à Asclépios, scène de sacrifice devant l'autel.*

## PHOTIS APOSTOLOPOULOS (1914-1980):

### UN LINGUISTE SAUSSURIEN ENTRE PARIS ET ATHÈNES LE SAVANT, LE MAÎTRE ET LE CITOYEN\*

Un élégant petit livre, paru à Athènes chez l'éditeur Στριγγή (le point typographique) avant Noël 2001, sous un titre<sup>1</sup> qu'on peut traduire par «Brève histoire de la pensée linguistique», réunit cinq conférences de Photis Apostolopoulos et invite le lecteur à faire plus ample connaissance avec son auteur. Ces textes, enfouis depuis des années dans des revues peu accessibles, sont consacrés à:

1. La tradition européenne de la pensée linguistique
2. La tradition grammaticale en Inde
3. Linguistique comparée et historique - Les Junggrammatiker
4. La théorie linguistique de Ferdinand de Saussure
5. La définition de structure et la linguistique structurale.

Ils se trouvent complétés par les chapitres suivants:

6. La linguistique structurale en Europe
7. La linguistique américaine
8. Les principes méthodologiques généraux de la linguistique structurale
9. L'importance de la linguistique aujourd'hui.

Cette présentation du développement de la science de la langue a le format et la clarté des célèbres «Que sais-je?» publiés par les Presses Universitaires de France.

Cependant, la passion avec laquelle, sans trahir l'objectivité requise d'un savant, l'auteur expose en particulier la linguistique saussurienne, laisse percevoir que la publication n'est pas seulement un manuel, qui mérite comme tel sa place sur la table des étudiants et des professeurs, mais que l'œuvre reflète également l'engagement personnel de son auteur. Sa prise de position en faveur de la linguistique structurale montre, selon nous, que celle-ci traduit, sur le plan de la recherche, les aspirations et les convictions politiques, éthiques et pédagogiques de Photis Apostolopoulos. Cela se comprend dans le contexte de l'opposition présente en Grèce entre la langue vivante, la *dimotiki*, et la langue savante et artificielle utilisée par l'administration, la *katharevousa*, dont la gauche et la droite

s'étaient fait respectivement les défenseurs acharnés. Cette opposition politique se trouvait selon nous ainsi transposée dans le domaine linguistique.

La langue, envisagée comme un tout dans son actualité quotidienne, est placée au rang de véritable objet scientifique, par opposition à la grammaire historique normative du XIX<sup>e</sup> siècle, qui distingue parmi les phénomènes linguistiques ceux qui lui paraissent fondamentaux de ceux qui sont considérés comme déviants, et *tolérés*, mais que l'on écartait du bilan final, pour rechercher une mythique pureté originelle de la langue et de la civilisation. Nous ne savons si Photis Apostolopoulos se serait satisfait d'une telle explication du lien entre ses orientations scientifiques et politiques; il est toutefois certain que l'affinité profonde ressentie par Photis

\* Πολιτικό ἄνῆρ, dans le sens aristotélicien, Aristote, *Politique* 3, 17, 1287b38-39: «l'un est fait pour être gouverné par un souverain absolu, l'autre par un roi, et le troisième est fait pour une libre constitution».

<sup>1</sup> Ἐπισκόπηση τῆς ἱστορίας τῆς γλωσσικῆς σκέψης.

Apostolopoulos pour la linguistique saussurienne est un aspect séduisant du riche héritage spirituel qu'il a laissé.

Mais qui était ce savant, qui rapportait à Athènes de son exil en France pendant la junte des colonels, entre autres ouvrages, la traduction du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure<sup>2</sup>, qui lui était apparu comme la révolution copernicienne des études linguistiques, et qui avait joué un rôle déterminant dans le développement de ses propres recherches? Le volume mentionné au début de cet article comprend un appendice qui répond au souhait du lecteur d'en apprendre davantage; on y trouve une note biographique, un hommage à sa mémoire écrit par Panayotis Kondilis, le philosophe et historien des idées, disparu il y a quelques années, et enfin la bibliographie des travaux d'Apostolopoulos.

Apostolopoulos eut l'audace intellectuelle d'appliquer la leçon de Saussure à la langue byzantine, ce qui signifiait s'aventurer sur un terrain vierge. Le fruit de ses travaux, une thèse sur la langue d'un roman byzantin du XIV<sup>e</sup> siècle, qui selon lui n'était pas encore

mûre pour la publication, longuement retardée par d'autres projets plus urgents, ne parut qu'après sa mort. Jean Irigoien, son directeur de thèse, en parle en ces termes<sup>3</sup>: «On pourrait s'étonner, à juste titre, que cette contribution à l'étude de la diglossie byzantine, importante par ses méthodes comme par ses résultats, soit restée inédite plus de dix ans. C'est que Photis Apostolopoulos avait formé le projet de décrire de la même manière la langue des quatre autres romans du XIV<sup>e</sup> siècle afin d'arriver à des conclusions générales plus précises, fondées sur des bases plus larges et mieux assurées. Sa mort prématurée ne lui a pas permis de réaliser son dessein. Puisse du moins son exemple inciter de jeunes chercheurs à suivre son exemple et à mener à bien la tâche interrompue!»

Le parcours de cette étude, qui va de la phonologie à la métrique du roman,

en passant par la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire, force l'admiration. Il constitue une tentative d'embrasser la totalité de la langue d'une œuvre<sup>4</sup> en tant que représentative d'un moment précis de l'existence de la langue grecque, pour ce qu'elle est,



Photis Apostolopoulos, dessin au crayon (dim. 65 x 50 cm) de Javier Vilató.

<sup>2</sup> Ferdinand de Saussure, *Μαθήματα Γενικής Γλωσσολογίας*, traduction, notes et avant-propos par Photis Apostolopoulos, Athènes, 1979.

<sup>3</sup> Jean Irigoien, dans l'avant-propos à *La langue du roman byzantin* Callimaque et Chrysorrhôé, Athènes, 1984, p. VII-VIII.

<sup>4</sup> «Photis Apostolopoulos s'était appliqué à présenter une description synchronique de la langue du roman en s'inspirant des principes de la linguistique structurale.», *id.*, *ibid.*, p. VII.

et non pour ce qu'elle devrait être<sup>5</sup>. Mais «le structuraliste de stricte obédience se serait contenté, dans sa description, de constater le mélange [d'archaïsmes classiques et de langue courante]. Photis Apostolopoulos a eu le mérite, au terme de ses analyses, de ne jamais refuser l'éclairage qu'apporte l'histoire de la langue et les explications qu'il fait apparaître.»<sup>6</sup>

Ce travail avait bénéficié de solides recherches préliminaires. En effet, le linguiste et sa femme, maître de grec ancien, furent chargés, en 1969, par le CNRS, «d'établir une bibliographie des publications concernant le grec médiéval». Rentrés en Grèce, les deux chercheurs ne purent mettre leur travail en valeur. Après plusieurs années toutefois, Marika Apostolopoulou-Strombouli se remit à la rédaction, reprenant en main les fiches au point où elles étaient restées. Comme elle l'écrit elle-même: «Il m'a semblé que je devais tant à Photis Apostolopoulos qu'au CNRS de faire en sorte que ce matériel serve aux fins pour lesquelles il avait été rassemblé et débouché finalement sur la publication que Photis Apostolopoulos n'avait malheureusement pu mener à bien.» D'ailleurs, la byzantiniste (titulaire d'importantes fonctions dans l'Université française) Hélène Ahrweiler l'avait encouragée en ces termes en lui écrivant, en 1980<sup>7</sup>: «Cette étude qui recense de manière critique les travaux sur la langue byzantine effectués de 1880 à 1974 constituera un instrument de travail indispensable pour les

spécialistes de la langue grecque médiévale et, d'une manière générale, pour tous les byzantinistes. Nous manquons, malheureusement, jusqu'à présent d'un ouvrage de référence dans ce domaine fondamental mais peu exploré...» L'encouragement était de taille, mais plaçait aussi une lourde responsabilité sur les épaules de la veuve du linguiste, qui s'acquittera parfaitement de cette tâche. Voici le contenu de l'ouvrage, tel que le présentait le papillon accompagnant sa diffusion: «Dans les 1877 lemmes - monographies et articles pris dans des revues, des actes de congrès et des mélanges - sont examinés du point de vue synchronique et diachronique tous les aspects de la matière linguistique du grec médiéval compris dans l'inventaire, voire la phonétique, la morphologie, l'étymologie et la sémantique, ainsi que la syntaxe et le style.» Il comprend également d'excellents index.

En quelques années, le savant avait laissé une œuvre linguistique d'une grande valeur. Elle aurait été en grande partie perdue, sans l'engagement remarquable et les qualités scientifiques de son épouse, dévouée à la mémoire de son mari<sup>8</sup>.

Avec le rétablissement de la démocratie, le couple ne pouvait rester loin de la Grèce. Photis Apostolopoulos devint le brillant directeur du Centre d'études sur l'Asie mineure, fondé et longtemps dirigé par Melpo Merlier, comme le rappelait son collaborateur et successeur Paschalis Kitromilidis<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> Jean Irigoin, *ibid.*, p. VII.

<sup>7</sup> Citée dans Photis Apostolopoulos, *Inventaire méthodique de linguistique byzantine (grec médiéval). Essai d'une bibliographie raisonnée des travaux sur la langue byzantine (1880-1975)*, Salonique, 1994,

<sup>8</sup> *Εταιρεία Βυζαντινῶν ἑρευνῶν*, 14, p. 14.

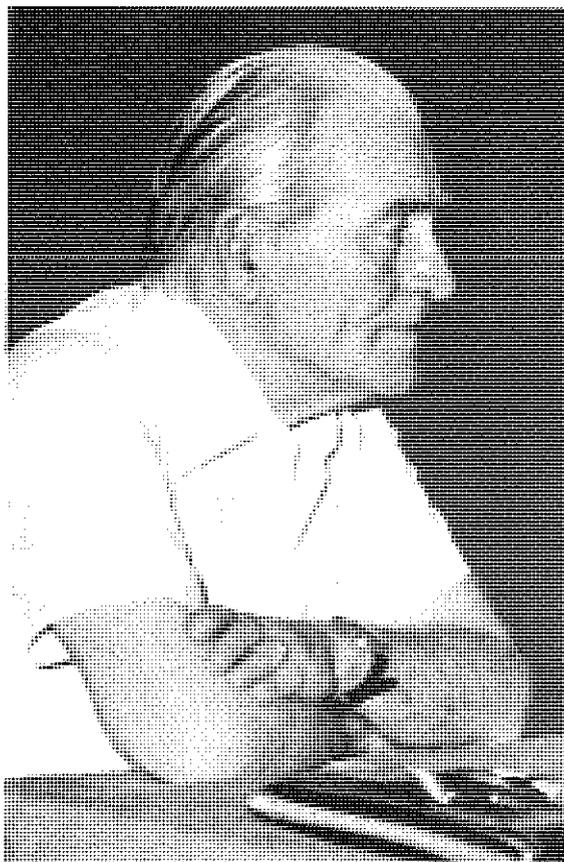
<sup>9</sup> Comme elle nous le confiait, leur vie ne fut pas facile, et quand il fallut choisir entre sa thèse sur le théâtre antique et ses rapports avec l'histoire, et celle de son mari, elle n'hésita pas à sacrifier ses propres recherches.

Cinquante ans après l'exode des Grecs d'Asie mineure, il assura le passage délicat de la période du rassemblement de la documentation à celle de l'étude et de la publication. Rapidement, il dota le Centre d'une publication périodique et publia, avec une introduction, le premier volume de témoignages, qui parut l'année de sa mort<sup>9</sup>.

Il est sans doute difficile pour une personne qui n'eut ni la chance de rencontrer personnellement Photis Apostolopoulos, ni celle de prendre place sur les bancs de l'école privée qu'il avait fondée en 1954, de parler du maître et de l'homme. Ayant achevé ses études à vingt et un ans, il fit partie de cette jeunesse brisée par la dictature fasciste instaurée par Metaxas, d'abord, puis surtout par la Seconde Guerre mondiale et l'occupation, enfin par la guerre civile et les répressions qui suivirent. Ce personnage d'une résistance héroïque était un homme à la carrure solide, mais au tempérament affable et doux, comme le rappelait son ancien élève, l'éditeur de la

*Brève histoire de la pensée linguistique*. Il ne ressemblait en rien à l'image de ces combattants qui circulait parmi la jeunesse de gauche de la génération née après la guerre.

Ce premier contact avait vivement impressionné un garçon d'imprimerie, Aimilios Kalia-katsos, auquel le professeur proposa de suivre ses cours gratuitement. Cela lui permit de faire des études, mais c'est à un autre épisode qu'il attribuait un rôle déterminant pour la suite de son existence. Son directeur le convoqua un jour à l'école dans son bureau pour lui faire des remontrances à cause de son retard au cours et à cause de sa voix enrouée. Le jeune homme pensa gagner son indulgence en lui disant: «Monsieur, c'est la démocratie qui est en danger, il faut que je prenne



*Photis Apostolopoulos (tiré de op. cit. note 12, hors texte, avec l'aimable autorisation de l'éditeur).*

part aux manifestations.» Son maître lui répondit, le regard étincelant: «Dans ce pays, tu auras encore souvent l'occasion de défendre la démocratie, mais, sans culture, point de liberté.»

Comme l'écrivait Panayotis Kondilis

<sup>9</sup> Au Centre Goulandri-Horn à Athènes, le 27 mars 2002, au cours d'une soirée consacrée à la présentation de l'ouvrage dont nous avons parlé au début, et qui aurait pu être intitulée simplement: «Hommage à Photis Apostolopoulos, le maître, le savant, l'homme de gauche». Voir aussi l'avant-propos de Georges K. Tenekidès, p. 1 v [XXX], à l'ouvrage cité à la note suivante.

<sup>10</sup> Η έξοδος, Τόμος Α', Μαρτυρίες από τις επαρχίες των δυτικών παραλίων της Μικρασίας, publié avec une introduction par Photis Apostolopoulos, Athènes, 1980.

dans l'introduction au volume *Moissons. Mélanges à la mémoire de Photis Apostolopoulos*<sup>11</sup>: «Photis Apostolopoulos appartenait aux affamés et assoiffés de justice [...] La revendication de la justice, il la défendit - avec le fusil, avec la plume, et, quand il le fallut, avec la poitrine nue - en Albanie, pendant la résistance, dans les prisons et les déportations politiques, entre les mains d'ennemis irréductibles et face au péril suprême. Car c'est à partir de la quête de justice qu'il aborda également la politique. Il était persuadé que le dilemme entre la politique et l'éthique devait être écarté par la fusion des deux [...]. C'est précisément cet élément moral, déterminant pour sa vision politique, qui permit à Photis Apostolopoulos de concevoir le souci pédagogique comme le prolongement naturel de la politique. À ses yeux le but ultime de la politique, comme de l'instruction, était de façonner des personnalités complètes et autosuffisantes du point de vue de la société. C'est dire l'impression profonde que cet homme a laissée chez ses élèves, ses confrères, ses compagnons de lutte et de foi.»

La compagne d'une vie aussi exposée, pourvue elle-même des qualités correspondantes, laisse une fois seulement poindre des mots amers, dans une dernière partie ajoutée à la brève notice

autobiographique rédigée par Apostolopoulos à l'intention du CNRS<sup>12</sup>:

«Les étapes qui marquent la vie de Photis Apostolopoulos sont étroitement liées à l'histoire des quarante dernières années de notre patrie [on est en 1980]. Elles montrent que dans son cas, vie privée, vie et expérience publiques s'identifient et deviennent son destin. Le destin de notre génération [en Grèce], qui n'a pas eu le temps de voir se réaliser quoi que ce soit de tout ce qu'elle a rêvé dans sa jeunesse et pour quoi elle a lutté.» Plutôt toutefois qu'un relâchement ou qu'un renoncement, il nous semble voir dans ces paroles un ultime message aux générations futures: «Plus jamais...»

Les Byzantins avaient nommé les Pères de l'Église «maîtres de l'*oikoumenê*, de la terre habitée». Après l'Indépendance, au XIX<sup>e</sup> siècle, on appela «*διδάσκαλοι τοῦ γένους*, maîtres de la nation», les intellectuels précurseurs de la renaissance nationale. Je ne sais comment nommer aujourd'hui ces maîtres qui surent préserver l'humain, et forger la génération qui allait permettre à la *ῥωμιούσῳνη* «l'hellénisme» de surmonter la catastrophe de l'Asie mineure, l'occupation et la guerre civile.

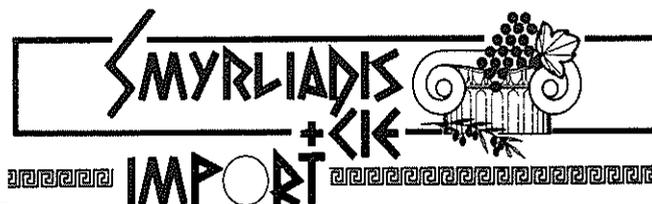
Matteo Campagnolo

<sup>11</sup> Ἀμητός, στή μνήμη Φώτη Ἀποστολοπούλου, Αθήνες, 1984 ; republié dans Ἐπισκόπηση... *op. cit.*, p. 129. Nous nous efforçons de ne pas trahir l'expression grecque.

<sup>12</sup> Ἀμητός, *op. cit.*, p. 20, = Ἐπισκόπηση..., *op. cit.*, p. 124.

## Importation directe de spécialités grecques

### Vins-Alimentation



Route de Lausanne  
CH- 1610 Oron-la-Ville  
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10  
Fax 021/907 62 10

## LES CHAUSSURES NOUVELLE

La chaussure se divise en deux parties: celle du dessus, qu'on appelle la tige, et la semelle. Il y a aussi le talon.

Costákis Fráttas tenait dans ses mains sa chaussure gauche et la regardait. Il aimait beaucoup les belles choses. Les vêtements élégants et les chaussures. Surtout les chaussures. Il les affectionnait. De tout l'habillement, lui, c'est aux chaussures qu'il accordait le plus d'importance.

C'était le dimanche des Rameaux, le matin. Il était assis sur le muret dans sa cour et se sentait tout désemparé. Ces chaussures-là, il les avait achetées la veille au soir. Après avoir fermé sa boutique, il était passé chez Ziabíras le cordonnier. On lui avait mis les chaussures dans une boîte en carton, il les avait payées et emportées. Sans discussion. De toute manière, il causait peu, le Costákis Fráttas. Tout petit, il était déjà comme ça. Taciturne et pensif.

Il avait emporté la boîte et était sorti dans la rue. Tout en marchant, il l'avait soulevée de temps à autre pour la respirer. Elle sentait bon. La colle et le cuir. L'odeur habituelle. Des chaussures superbes. En chevreau.

Arrivé près de chez Nicolóuzos, il n'avait pu résister. S'était figé un instant sous le lampadaire. Avait ouvert prestement la boîte et sorti les chaussures. Les avait tenues à la main pour les faire miroiter un peu à la lumière.

Il avait pu les voir briller. Voir les trépointes, les œillets, les doublures. Voir les semelles d'un bout à l'autre, et les fers. De la belle ouvrage. Un petit vent soufflait et le jour des Rameaux se levait.

Costákis Fráttas s'était retourné un instant. Pour s'assurer qu'on ne le regardait pas, puis les avait remises dans la boîte.

Ce n'était pas grand-chose, bien sûr, mais lui, on ne s'était jamais avisé de le critiquer. Que dirait-on si on le voyait planté dans la rue, à regarder ses chaussures neuves? Jamais il n'avait prêté le flanc au moindre commentaire. Jamais on ne l'avait vu joyeux ou préoccupé. Tout ce qui lui arrivait ne concernait que lui, et personne d'autre.

Et à ce propos, il lui était arrivé bien des choses, ces derniers temps, à Costákis Fráttas. Et toutes à la fois.

En premier lieu, début février, sa mère était morte. Comme ça, d'un coup. Victime d'un œdème pulmonaire qui l'avait emportée.

Puis, sa sœur Aspássía s'était mise à dépérir. Déjà qu'elle avait eu les nerfs ébranlés par cette histoire de fiançailles rompues, et là-dessus, la mort de sa mère: Aspássía s'était enfermée pour de bon dans la chambre du haut. Elle descendait seulement pour manger ou aller aux cabinets.

Ce n'était pas pour déplaire à la femme de Costákis Fráttas, d'ailleurs. Qui, elle, était toujours à

traîner dans la maison en faisant une tête longue comme ça et à cirer le plancher.

Avec sa femme, il n'avait guère de rapports, le Costákis Fráttas. N'avait même pas d'enfant. Ils ne se causaient pas trop, tous les deux. Quelques phrases par-ci, par-là, et encore, du bout des lèvres.

Ces derniers temps, elle n'arrêtait pas de lui répéter qu'elle partirait. Pour retourner dans sa famille. Chez ses sœurs et son père. Puis, elle lui causait un peu des achats du jour, aussi.

Mais cela lui était égal, à Costákis Fráttas. Depuis tout petit il avait l'habitude. La vie était contre lui.

Il avait perdu son père à l'âge de quinze ans et s'était retrouvé dans l'impasse. On ne lui avait pas laissé le choix. L'était entré dans la vie la tête basse et avait bien dû continuer comme ça. De la boutique à la maison et de la maison à la boutique. La seule image qu'il avait gardée de toutes ces années, c'était ce parcours-là, toujours le même. Mais cela ne veut pas dire, évidemment, que Costákis Fráttas n'avait pas ses petites idées à lui derrière la tête. Qu'il n'avait pas ses cachotteries, lui aussi.

Très souvent, le soir surtout, en rentrant chez lui, il avait imaginé plusieurs choses.

Mais ce qu'il préférait, lui, c'était changer le plan de la ville. De son quartier, au moins. Très souvent, il démolissait ces bâtisses près du lycée de jeunes filles, qui coupaient la rue en deux. Il les rasait pour imaginer une place avec des buissons. Quelque chose de soigné.

D'autres fois, au contraire, il les laissait où elles étaient, ces maisons, mais les voyait différemment. Des maisons hautes, de maître. Avec des jolis balcons et à plusieurs étages. Il élargissait la rue des deux côtés et l'imaginait goudronnée, avec des grands trottoirs et des arbres fins.

Il imaginait encore une route, plus large, qui passerait en contrebas. Une véritable avenue longeant le lac, plantée d'arbres touffus sur toute sa longueur. Des arbres bien entretenus, des acacias, disons, ou quelque chose comme ça, et à leur pied des petits bancs de pierre ouvragés.

Il voulait aussi des escaliers de marbre descendant jusqu'au lac, flanqués de statues de part et d'autre. Ce seraient des lions de marbre, qui regarderaient au loin, vers la montagne.

Quand il était petit, il avait lu quelque chose de semblable dans un livre, et il se rappelait les gens qui fonçaient en calèche, là, dans les histoires. Ils fonçaient dans la grand-rue, à Saint-Pétersbourg, le long du fleuve bordé d'escaliers de marbre et de statues. De la beauté, de la noblesse. Et les gens dans leurs beaux manteaux, à regarder dehors et à s'occuper de leurs affaires.

C'est à peu près comme ça qu'il se la représentait cette rue, Costákis Fráttas. Il se la représentait comme ça et se disait que ses projets il les verrait peut-être un jour. Ils se réaliseraient peut-être de son vivant. Car il était destiné à des choses meilleures, même s'il ne le montrait pas. Il était prêt à tout. Puisqu'il en avait très envie. Très bien

---

habillé et, chaque après-midi, aller tout tranquillement boire un verre aux terrasses. Car il y aurait forcément des terrasses, là-bas. Il le fallait. Lui, en tout cas, c'est comme ça qu'il se l'imaginait. Très bien habillé, avec des chaussures neuves, crissantes, et aller boire un verre. C'est que, au fond de lui, Costákis Fráttas sentait qu'il était très pointilleux sur ce genre de choses, et c'est ainsi que, sans du tout savoir pourquoi, il aimait beaucoup ce que les gens nomment l'élégance. Ça lui plaisait d'être bien habillé. Rien de luxueux ni de ruineux. D'ailleurs, il ne pouvait pas se le permettre. Tout ce qu'il voulait, lui, c'était un beau costume et une paire de chaussures impeccables. Les chaussures surtout, il fallait qu'elles soient très chic.

Cela, il le sentait en lui. Depuis tout petit, il le sentait. On aurait dit que ça le protégeait des autres alentour. C'était une sorte de barrière qu'il dressait devant eux pour qu'ils le respectent. Pour qu'ils le laissent tranquille dans son coin et qu'ils ne se mêlent pas de ses affaires. De toute manière, ce qu'il y avait en lui, il le choisissait, il voulait être le seul à le connaître et souffrir tout seul. Et jamais, en effet, on ne s'était avisé de commenter ce qui lui arrivait, à Costákis Fráttas.

D'ailleurs, il n'était pas très liant avec les gens. Il ne se mêlait jamais des histoires des autres. Il allait des fois jusqu'au bistrot de Nicolouúzos, mais même là il ne disait que des choses banales. Juste ce qu'il faut pour qu'on ne le trouve pas complètement asocial.

Comme d'habitude, malgré tous ses soucis, il ne fuirait pas les gens. Il voulait vivre au milieu des gens, mais avec ses propres secrets, bien protégés.

C'est pour ça qu'il était allé commander les chaussures, alors même que, dans sa boutique aussi, les choses allaient à vau-l'eau.

Dans un illustré, il avait vu un modèle qui lui avait plu. Il avait choisi le cuir et la couleur, et on avait pris ses mesures. Il avait fait faire quelques retouches à la tige. Leur avait dit de ne pas trop y mettre de fanfreluches. De soigner les fers, seulement, et de veiller à ce que la tige soit propre, sans défaut.

C'est ce qu'il leur avait dit, et hier au soir, la veille des Rameaux, il était passé les prendre. Il les prit et se mit en route. Malgré sa fatigue, il ne put résister. Là, près de chez Nicolouúzos, sous le lampadaire, il s'arrêta pour les admirer. Se retourna une fois pour voir si on le regardait, puis rentra chez lui en pressant le pas.

Il entra dans la cour par la porte de derrière et vit de la lumière dans la chambre d'Aspassía. Un petit vent faisait trembler les feuilles du cognassier, là, devant la salle à manger, et Costakis Frattas se sentit tomber de sommeil. Il poussa la porte vitrée et entra dans sa chambre. Tout était bien rangé, et la lumière de la cuisine allumée. Il cria une ou deux fois le nom de sa femme mais ne reçut pas de réponse. Se rendit à la cuisine pour voir ce qu'elle faisait, mais elle n'y était pas. Tout ce qu'il vit, ce fut son assiette à lui posée sur la table,

son dîné servi, et à côté un bout de papier. Partie! Hermioni avait mis ses menaces à exécution.

«Je n'en peux plus. Je pars, ne me cherche pas. Je retourne chez moi», disait le message.

Costákis Fráttas eut envie d'appeler sa sœur, mais il y renonça. Ne dit rien. S'attabla et mangea son repas. Puis ramassa les miettes pour les jeter dans l'évier. Ensuite, il prit la boîte à chaussures, et alla se coucher dans sa chambre.

De la fenêtre lui parvenait le bruissement que faisaient les feuilles des arbres, et Costákis Fráttas vit dans sa tête la maison et ses alentours s'ébranler pour filer du côté de l'Albanie. Puis de l'herbe et des arbres venir s'entasser dans son ventre, et filer eux aussi, et il sentit son estomac se vider. C'est comme ça, se dit-il. Lui, quoi qu'il en soit, demain matin, il enfilerait son costume gris à rayures, mettrait ses nouvelles chaussures en chevreau, et sortirait. Il irait chez Nicolóuzos comme si de rien n'était. De toute manière, il avait l'habitude de ce genre de choses, alors, maintenant, il aurait peur? Ne dirait rien à personne. Lui, jamais il n'avait prêté le flanc au moindre commentaire. Comme d'habitude, il irait. Calme et sérieux. Avec ses nouvelles chaussures. Impeccable.

Voilà ce qu'il se dit, le Costákis Fráttas. Il respira un peu ses chaussures qui étaient posées à côté de la table de nuit, puis s'endormit.

Le matin, il fut réveillé par les pas de sa sœur Aspássía. Il l'entendait. Elle était descendue à la cuisine. Il se souleva un instant et pensa l'appeler. Mais se ravisa et se recoucha. Il n'ouvrit pas la bouche. L'écoutait

seulement. Elle buvait quelque chose à la cuisine, puis se rendit au petit coin, ensuite elle monta les escaliers et retourna dans sa chambre.

Pendant tout ce temps-là, Costákis Fráttas ne bougea pas d'un pouce. Quand elle passa devant sa porte, il fit même semblant de dormir. Quand il fut bien sûr qu'elle était remontée, il se retourna pour regarder sa montre. Il était dix heures. Le matin des Rameaux. Il avait dormi profondément. Un sommeil lourd, de plomb.

Il repensa un peu aux événements de la veille, puis se leva. Se rendit à la porte qui donnait sur la cour et l'ouvrit. Une bouffée de parfum dégagée par les arbres lui parvint, il entendit aussi des cris poussés par les enfants dans la rue. Le ciel était nuageux par endroits, et il soufflait un vent tranquille.

Il retourna à l'intérieur. Se rendit à la cuisine et s'aspergea la figure d'eau. Puis il but, debout, un pichet de lait, enfin il alla prendre son costume gris à rayures dans l'armoire. Son beau costume.

Lui, quoi qu'il en soit, il s'habillerait pour sortir. L'irait chez Nicolóuzos comme les autres fois. Boire son ouzo.

De toute façon, tout est écrit, pensa-t-il. Et ce qui lui arrive aussi, ça lui appartient. C'est son destin. Il est comme ça et il doit l'accepter. Car chaque chose est décidée par avance là-haut, puis elle s'abat. Tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre.

C'était de nouveau son tour, et cela, Costákis Fráttas le savait. Et l'acceptait. Il ne dirait rien à personne. S'habillerait bien et sortirait. Mettrait ses chaussures

---

neuves et se rendrait chez Nicolóuzos comme si de rien n'était.

Alors il commença par mettre son pantalon et sa chemise blanche. Il mit son gilet aussi. Tira un peu sur les plis de son pantalon pour l'arranger, puis alla prendre la boîte à chaussures. Prit son chausse-pied aussi.

Il s'assit sur la chaise et ouvrit la boîte. En sortit les chaussures et se chaussa. Avec soin. D'abord la droite, puis la gauche. Se leva un instant pour faire quelques petits pas jusqu'au miroir, sans attacher les lacets.

Des chaussures superbes. En chevreau. De cuir fin, et crissant comme il faut. Le pli du pantalon tombait joliment sur l'empaigne vernie, et Costákis Fráttas sentit soudain monter en lui une vague de chaleur. Quelque chose de doux qui parut l'envelopper pour le protéger. Tout était propre. Impeccable. La plante appuyait doucement sur la semelle. La tige venait saisir joliment le coup de pied, sans du tout le serrer.

Il écarta un peu les orteils dans sa chaussure. Répéta ce geste pour s'amuser, et regarda courir les vaguelettes sur l'empaigne vernie et bombée. Regarda la couture sur la tige: elle faisait un angle, puis descendait, sans défaut, jusqu'aux fers. Elle tournait joliment et venait s'échouer sur la semelle, élégamment.

Costákis Fráttas regarda tout cela et se sentit prêt. Prêt à sortir. Dans la rue. En un point en tout cas, il était bien protégé. Tout à coup, il se sentit invulnérable, voilà pourquoi il leva le pied pour attacher les lacets.

Mettrait ensuite son veston pour sortir.

Il posa son pied droit sur la chaise et saisit les lacets. Se pencha pour les attacher et regarda de près la chaussure.

Il vit les trépointes, les œillets, les doublures. Vit la semelle d'un bout à l'autre, vit aussi les fers. Un travail impeccable.

Il attachait très lentement les lacets de la chaussure droite, puis leva la gauche. Leva la chaussure gauche et saisit les lacets. Les saisit et regarda de près la chaussure. La regarda attentivement et, soudain, il sentit un frisson glacé le parcourir. De la tête aux pieds. L'eut un haut-le-cœur et lâcha les lacets. Retira aussitôt sa chaussure, la prit dans ses mains pour la regarder encore une fois. Il resta un instant dans cette position, sans bouger, puis se retourna d'un coup et sortit dans la cour en boitillant.

Sortit rapidement à la lumière, sa chaussure gauche à la main. Se rendit vers le muret sous le cognassier pour la regarder. Alla regarder attentivement à la lumière du jour et la vit encore une fois. La vit de nouveau, cette petite fente sur le cuir verni. Elle était tout devant. Là où la tige faisait cette jolie bosse. Sur le côté gauche qui recouvrait son petit orteil. Là, sur l'empaigne vernie, il y avait le défaut. Un petit défaut en biais, qui faisait mal. Qui ruinait toute cette perfection et cette sérénité. Tout devant qu'il était, comme une blessure sur la tige propre, là, sur la belle arche.

Il le revit, Costákis Fráttas, il le regarda encore une fois. Un travail

habile. Bien fait, et sournois, pour qu'on ne le voie pas. C'était pourtant bien un défaut. Une fissure de rien du tout, couleur marron, mais elle l'anéantit. Elle l'anéantit, Costákis Fráttas, cette petite chose, et il resta là, assis sous le cognas-

sier, dimanche des Rameaux, à la regarder. A la regarder, totalement sans défense.

*Nicos Houliouaras*  
*Présentation et traduction:*  
*Gilles Decorvet*

*Nícos Houliarás est né en 1940 à Ioánnina. Artiste complet, il participa au Νεο Κόμμα («la nouvelle vague») de la chanson grecque, en tant qu'auteur et compositeur. Puis, il se tourna vers la peinture et l'écriture. Ses textes en prose (nouvelles et romans) se caractérisent par la naïveté du style et des personnages. En français, on trouve deux*

*ouvrages de lui: Bakakók ou le Chemin d'Ali Baba (Hatier, 1991) et Je m'appelle Loussias, moi (Hatier, 1994). Le texte présenté ci-dessus a paru une première fois, sous une forme assez différente, dans la revue genevoise «Merlin», en 1991.*



LP  
LAUSANNE PALACE & SPA

Dans une atmosphère prestigieuse et de tradition, découvrez nos prestations...

### Banquets & service traiteur

Le Lausanne Palace & Spa vous offre toutes les facilités nécessaires afin de réussir vos événements.

Grand-Chêne 7 -9, CH 1002 LAUSANNE, Tél. ++41 21 331 31 31, Fax. ++41 21 323 25 71

---

## 25 MARS 1821: DÉBUT DE L'INSURRECTION DES GRECS

*Allocution pour la cérémonie de la pose d'une couronne devant le buste de J.-G. Eynard le 24 mars 2002, dans le cadre de la célébration de la fête nationale<sup>1</sup>.*

C'est sous le regard bienveillant de Jean-Gabriel Eynard, inspirateur éponyme de notre association, que chacune et chacun d'entre nous est venu ce matin commémorer cette date historique et partager un moment de souvenir et d'amitié.

Au-delà des faits historiques et des convictions politiques, il me semble primordial de chercher à retrouver l'essence même de ce mouvement de révolution. Quel fut l'élan qui anima les insurgés? D'où venait le feu qui déclencha les premiers combats?

Sans entrer dans les détails, si vous le voulez bien, rappelons-nous que dans la Grèce antique, les sentiments qui animaient les Anciens étaient comparables à ceux que ressentirent leurs descendants en 1821.

L'ennemi portait un bonnet phrygien et - de même qu'ultérieurement Caton l'Ancien n'aura qu'une volonté, celle de détruire Carthage -, les Grecs d'alors n'avaient au cœur que la rage de combattre définitivement les Perses.

L'Hellade n'avait pas de limites géographiques claires, les Grecs ne formaient pas encore une nation, leurs systèmes politiques n'étaient guère homogènes; ils avaient néanmoins l'idée d'une communauté, unie par la

langue et la vénération des mêmes dieux.

C'est principalement cet élément, l'idée de former un même corps, qui leur donna la justification de mener le combat: ils luttèrent aux côtés des leurs contre un ennemi commun.

En 1821, le mouvement d'insurrection est né parmi des hommes de diverses origines, mais dont l'idéologie concernant le devenir de la patrie était même: l'objectif était d'amener par tous les moyens le pays à l'indépendance.

Et ce qui a convaincu le paysan d'alors de quitter son champ sans être sûr d'y revenir, ce n'est pas tant l'idée de défendre, pour son propre compte, sa parcelle de terre, que la certitude d'appartenir à un peuple, à une nation unie dans le but commun de revendiquer sa liberté.

Les partisans de Kolokotronis ou de Panaris, de quelque milieu qu'ils vinsent, combattaient avec le même idéal, parce qu'ils étaient nés de la même terre.

C'est bien de patriotisme qu'il s'agit ici, pris dans son sens le plus noble d'amour de la patrie: et là, gardons-nous bien d'en faire un synonyme de nationalisme, triste amalgame que tend à faire l'époque actuelle!

---

<sup>1</sup> Plusieurs membres des Amitiés gréco-suissees étaient également présents lors de cette cérémonie.

Si dans les temps anciens, la Suisse, puis Genève, ont dû faire preuve de la même fougue que les Grecs pour défendre leurs libertés, ce n'est pourtant pas par cette qualité que les hommes de notre République ont soutenu le grand mouvement d'insurrection.

En 1821, l'engagement helvète, et genevois en particulier, par l'intermédiaire de Jean-Gabriel Eynard, a largement fait avancer la cause grecque, rendant l'Europe sensible à la tragédie de Missolonghi. L'enthousiasme des Genevois s'est alors manifesté à sa manière, à leur image, par un soutien très concret, par l'accueil d'exilés, et par la fidélité de son aide et de son amitié.



**ÉCOLE  
M&NERVA**  
FONDÉE EN 1949

ENSEIGNEMENT DES PROFESSIONS  
DE LA SANTÉ ET DES SCIENCES

---

**Formation Privée  
d'Assistante Médicale**  
Supervisée exclusivement par des  
médecins spécialistes FMH

---

Obtention du **CFC** selon art. 41 al. 2

---

Début des cours: **automne**

---

Renseignements et documentation  
**Tél/Fax: 021/312 24 61**  
Petit-Chêne 22 / 1003 Lausanne

---

<http://www.avdep.ch>

Le temps a passé et maintenant, à son tour, la Grèce nous offre le modèle d'une nation à la fois fière de son identité, à nous Suisses qui si souvent, dénigrons l'idée patriotique, et ouverte sur l'extérieur, comme en témoigne son intégration dans la communauté européenne.

Par ces quelques propos, j'espère vous avoir fait partager ce que représente à mes yeux le philhellénisme et, pour nous en particulier, l'amitié gréco-genevoise. Ni un calcul politique, ni un intérêt économique, mais une relation rendue vivante par les humains qui l'entretiennent.

Vision trop idéaliste, diront certains? A ceux-là, je répondrai que c'est l'idéal qui fait avancer l'homme: dans un monde dans lequel le rentable et l'utile prennent une place de plus en plus considérable, refusons l'idée que c'est désormais la règle et battons-nous pour que vivent et s'intensifient les échanges culturels et amicaux qui font la richesse de nos vies.

Que ce jour de commémoration nous invite chacune et chacun à repenser notre idée du philhellénisme, à la manière que nous avons de le vivre et à la façon dont nous pouvons l'enrichir.

ZHTΩ Η ΓΕΝΕΒΗ  
Ζ ΤΩ Η ΕΛΛΑΔΑ

Vive Genève!  
Vive la Grèce!

*Eléonore MAYSTRE,  
membre du comité de l'Association  
Jean-Gabriel Eynard*

**ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE  
JEAN-GABRIEL EYNARD**

**Membres d'honneur :**  
M. Bertrand BOUVIER  
M. Laurent DOMINICÉ

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la Première Guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association dont le premier président fut l'historien et journaliste Edouard Chapuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés.

Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au comité, case postale 5032, 1211 Genève II, compte de chèque postal: 12-8216-7.

**Cotisation annuelle:**  
membre individuel: Fr. 30.-  
membre à vie individuel  
(versement unique): Fr. 450.-

**Comité:**  
Présidente: Mme A. Danaé LAZARIDIS  
Vice-président: M. Michel GRENON  
Secrétaire: Mme Saskia PETROFF  
Trésorier: M. Xavier MARTIN  
Membres:  
Mme Stella FRIGERIO  
Mme Eléonore MAYSTRE  
M. Marco MICELI  
Mme Madeleine ROUSSET  
M. Joseph SIMANTOV  
M. Athanase SPITSAS  
M. Claude STYLIANOUDIS  
Mme Manuela WULLSCHLEGER

**ASSOCIATION  
DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES**

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée en 1919 sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe. Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale. Elle publie un bulletin: «Desmos», en français: le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au comité, case postale 2105, 1002 Lausanne, compte de chèque postal: 10-4528-0.

**Cotisation annuelle:**  
membre individuel: Fr. 25.-  
étudiant: Fr. 15.-  
couple: Fr. 40.-  
membre à vie individuel  
(versement unique): Fr. 400.-  
membre à vie couple: Fr. 500.-

**Comité:**  
Présidente: Mme. Jeanne MICHAUD  
Vice-présidente suisse:  
Mme Raymonde GIOVANNA  
Vice-présidente grecque:  
Mme Hélène PANCHAUD-KONTOS  
Trésorier: M. Yves DUFLON  
Membres:  
Mme Iota BADINOU  
M. Daniel BASSIN  
M. Patrick COTTIER  
Mme Maria FRESEY  
M. Méléti MICHALAKIS

Membres de droit: Mmes Christiane BRON,  
rédactrice du bulletin  
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,  
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

# BANQUE DE VOS PROJETS



[www.bcv.ch](http://www.bcv.ch)  
0848 808 880